

LE MUR VERT

2 juin

Il a bougé ! Il s'est rapproché d'au moins trente centimètres la nuit dernière et ce matin nom d'un chien, je l'ai vraiment vu avancer ! Parce que d'habitude, il fait ça quand je ne regarde pas. Mais là, tout d'un coup, clac... dix centimètres en une seule fois ! Depuis ma fenêtre il était juste dans l'axe du bouleau nain. Fallait que je me tortille sur ma droite pour apercevoir l'arbuste. Maintenant je peux le voir sans bouger.

Ce bouleau on l'a planté il y a trente ans. L'autre, celui qui se rapproche, il était là bien avant qu'on achète cette maison. Il était déjà énorme, mais depuis tout ce temps, il a grandi lui aussi. Ils grandissent tous. Mais ça c'est normal. C'est la nature qui dicte sa loi. Quand on a mis en terre tous ces arbres avec Sirène, on était loin de penser que ça grandirait à ce point. Oh, bien sûr au début, on trouvait qu'ils stagnaient. Le caractère chétif et vaguement maladif de tous ces petits arbres semblait démontrer que nous nous y prenions mal. Pas fastoche d'enterrer proprement un arbre quand on ne sait rien faire de ses dix doigts sinon les faire courir sur le clavier d'un piano ! Soit nous étions nuls soit ces arbres avaient une belle épaisseur de terre dégueulasse à traverser avant de trouver leur bonne pâture nourricière ! En tout cas, depuis quelque temps, ils prospèrent. J'ajoute pour moi-même : Yop-là-boum ! Une connerie qui n'a jamais fait marrer personne...

Le piano maintenant, parlons-en ! Je pourrais peut-être jouer avec les coudes et filer des

coups de boule de temps à autre sur l'ivoire et l'ébène pour ponctuer la cadence. Mais pour ce qui est du délié, c'est une vraie malédiction. Je suis sûr que si j'avais été cycliste, ce sont les genoux qui auraient lâché ! Et si j'avais été spy-coeur à la radio, je prends les paris que ce sont les cordes vocales qui se seraient barrées en vacances. Moi, évidemment, ce sont les mains qui se sont remplies de noeuds et les doigts qui ont des airs de vieilles brindilles inutiles, tout juste bonnes à faire des fagots pour allumer notre vieux poêle. Misère de chierie ! Parfois je m'écoute de la musique en boîte mais celle toute neuve qui pissait de mes neurones et se répandait sur le clavier, c'est fini. Je me console en me disant que j'aurais pu devenir sourd mais entre nous, ça ne console pas bien long-temps.

Trêve de rouspétance, il faut bien que je décrive ce qui se passe : le premier chêne se déplace sournoisement vers la gauche. Le second avance et se décale lui aussi légèrement. Entre les deux, des rejets grandissent à toute allure avec l'intention évidente de colmater l'espace qui sépare les deux arbres. Ça c'est pour les plus proches de la maison. Ceux placés à la périphérie avancent à la fois par le Nord et par le Sud. Ça m'a pris des semaines avant de réaliser ce qui se passait. L'effet est encore plus important avec les arbres que nous avons plantés qu'avec ceux qui préexistaient. On dirait qu'ils envisagent tous de se rapprocher de la maison. Avec Sirène, on s'était longtemps demandé comment nous pourrions emplir tout cet espace de prairie qui s'étendait derrière nos fenêtres. Des arbres, bien sûr ! Et aussi des

massifs piqués d'arbustes et de fleurs. Des vives, pour ne pas être emmerdé chaque saison à toujours recommencer. Ça fleurit tout seul. Ça s'endort. Ça fleurit de nouveau à la belle saison. Sauf des fois, bien sûr, si on ne s'est pas donné assez de peine. Recommencer et refaire, c'est le sort du jardinier. Pas trop ma tasse de thé. Sirène aimait ça. Sirène voulait ceci et voulait cela. Et moi, service minimum : un trou par-ci, un coup de bêche par-là, des allées et venues chez les pépiniéristes voisins qui nous ont refougué des drôles de types tout noueux, tout couverts de bosses, rabougris à n'en plus finir et qui le restaient longtemps. À noter que tous portent d'autres noms que leurs noms d'arbre : un arbre qui est Paul, un autre qui est Jacques, un qui est le figuier de Camille ou ces deux-là qui sont les pommiers des jumelles. Et si l'un d'eux ne pousse pas ? S'il se rebiffe ? S'il fait sa mauvaise plante, faudrait-il le couper ? L'arracher ? Peut-on décider de retirer la vie à la vieille Tante Maria ou au petit dernier-né du cousin Anatole ? La frousse des prémonitions idiotes : l'arbre meurt et la personne alors ? Pourra-t-elle rester bien portante si l'arbre s'étoile, meurt, disparaît ? Si ce malheur arrivait tout seul, passe encore. Mais couper délibérément le tilleul de Noémie ? Puis un beau jour, Paul, Jacques, Noémie, la Tante Maria, Camille et les jumelles trouvent la bonne terre. Réussissent à puiser le bon filon d'eau chargé de tous les élixirs nourriciers. Un mètre la première année. Deux la seconde. Dix la troisième. Depuis les fenêtres, Camille, Jacques, Noémie et les autres s'accaparent l'horizon, se déploient, s'enchevêtrent, prennent la place du ciel et de la forêt lointaine. C'est beau. On peut être fier du travail accompli.

Malheureusement un jour Irène, ma belle Sirène, s'en va. Avec un jardinier musculeux de cinquante ans. Faut ce qu'il faut. Elle laisse

grandir seules Noémie et Camille, oublie de regarder chaque matin Jacques, Paul et les jumelles. Je reste avec la muraille verte qui a décidé de m'ensevelir. Parce que grandir, c'est une chose, mais se rapprocher de la maison comme ils le font ces derniers temps, c'en est une autre !

16 juin

C'est le printemps gnangnan (...) et l'printemps, c'est dégoûtant chantait Anne Sylvestre. Non Madame ! Le printemps, ce n'est pas seulement dégoûtant chez les mammifères en raison des cochonneries qui passent dans le déferlement de leur flux hormonal. Le printemps est tout aussi effroyable chez les végétaux. En raison de cette sève qui bouillonne et s'insinue jusqu'au bout du moindre rameau.

J'ai été réveillé ce matin par un énorme bruit de craquement dans la pièce au-dessus de celle où je dors. C'est le chêne : il a essayé d'ouvrir la fenêtre du chien-assis et, n'y parvenant pas, a appuyé brutalement sur les vitres jusqu'à passer au travers. Résultat, j'ai maintenant un mètre cinquante de branche de chêne dans la pièce du haut qui tend le bras en direction de la penderie où je range mes costumes. Le temps de constater les dégâts, les deux glycines qui grimpent sur les murs et encadrent les portes et les fenêtres de la façade ont décidé de s'approprier les espaces restés libres. Elles ont lancé sur la grande baie vitrée une quantité improbable de tigelles qui en s'entrecroisant entre elles forment maintenant un maillage dense, d'un joli vert tendre certes, mais qui gêne la vision que je peux avoir du jardin. Ces tigelles des glycines je les connais bien. En cette saison, il faut les couper au moins deux fois par semaine

si l'on ne veut pas être envahi. Mais qu'elles décident comme elles l'ont fait ce matin de pousser toutes en même temps et de s'inventer cette défense ridicule en forme de grillage à poules, non ! J'ai attrapé le sécateur de Sirène - c'est une chose à peine pensable, Sirène a quitté la maison en laissant son sécateur ! - et j'ai attaqué avec colère les fins surgeons, drageons, scions et toutes ces pousses excessives de ma sournoise glycine. Quand j'ai eu fini, j'ai eu la nette impression que ce que j'avais taillé à droite de la porte fenêtre avait déjà en partie repoussé. Une impression, probablement. Mais j'ai corrigé cette impression en fin de journée. Même les branchettes tombées au sol se sont redressées et ont bel et bien pris racine à une vitesse dont j'ignorais qu'elle fût possible. J'avais déjà tenté sans grand succès de faire du marcottage. Là, je n'avais rien demandé et sans aucune intervention de ma part, toutes ces repousses sauvages grandissaient bien mieux que lorsque j'y mettais la main ! Quant à Camille, Noémie et les jumelles, elles ont à l'évidence avancé durant la nuit parce que je ne distingue plus mon atelier au fond du jardin.

Est-ce que tout ce processus ne serait pas en train de s'accélérer ?

21 juin

Un coup d'œil sur le calendrier des Postes m'a confirmé qu'aujourd'hui le printemps prenait fin. Tant mieux ! Il paraît que laousse des végétaux se calme un peu durant les journées d'été. C'est ce que les gens disent... mais chacun sait qu'il ne faut pas croire tout ce qu'on entend.

Je ne peux plus tondre l'herbe de la prairie. Pas seulement parce qu'elle a monté à des hauteurs vertigineuses, mais parce que ce n'est plus

tout à fait une prairie ! Des petits arbres sont apparus et se sont développés au cours de cette dernière semaine - comme chaque année me direz-vous - sinon que cette fois-ci, j'ai la nette impression qu'ils ont démarré "grands", ces petits arbres. Ils sont si forts du tronc à leur base qu'il m'a été impossible de les couper avec mon tracteur-tondeuse et ils ont déjà projeté leurs cimes à deux, trois, quatre mètres de hauteur ! Mais surtout, ils avancent en rang serré vers la maison et c'est tout juste si j'ai trouvé moyen de zigzaguer entre leurs troncs... Enfin, je n'en sais trop rien à la vérité. Je dis qu'ils avancent vers la maison, mais c'est uniquement parce que je ne peux pas aller voir de l'autre côté de mon terrain. Si ça se trouve, il se produit la même chose dans toutes les directions. Mais comme il est à peine possible de traverser, je ne peux que spéculer ! Il se peut que tout le terrain et ceux des alentours soient en train de se couvrir de cette sorte de pépinière accélérée faite de rejets de charmes, de chênes, de bouleaux, de hêtres, de sumacs et, évidemment, de bambous qu'il était de toute manière impossible de contenir depuis long-temps sur l'extrême bordure du terrain où nous pensions les avoir confinés... Si ça se trouve, donc, c'est en train de prospérer de tous les côtés. En écrivant cela, je réalise que je ne suis pas sorti d'ici depuis des jours ! Si ça devait continuer à ce rythme, je ne pourrais plus du tout le faire, même si je distingue encore très bien l'allée gravillonnée qui se prolonge par un chemin, jusqu'à la route à deux kilomètres d'ici. L'allée ne semble pas envahie. Mais demain ? Qui sait ?

Quant aux chênes, c'est Brassens qui avait raison ! Celui qui a déjà ouvert les fenêtres de l'étage a sorti ses grands pieds de son trou et il s'appuie depuis hier d'une branche nonchalance contre la façade de la maison. On dirait qu'il

prend le coin de toiture pour le zinc d'un bar de bistro ! S'il espère que je vais lui servir une pression bien fraîche, il se goure ! Au passage, la pièce de l'étage est totalement obturée par le feuillage. Il y a introduit sa grosse branche et a développé des rameaux dans toutes les directions. Heureusement que j'ai quelques vêtements de rechange en bas parce que la penderie est inaccessible et dévastée. Barrée de branches, de feuilles et de glands. Je me demande ce que Sirène aurait dit devant un tel désastre, elle qui aimait que les choses soient nettes, propres et rangées à leur juste place. Un chêne à l'intérieur d'une maison, elle n'aurait pas beaucoup apprécié... Ce qui me trouble, c'est que, bien sûr, j'aurais dû couper cette branche dès qu'elle a fracassé la fenêtre et qu'elle a pénétré dans la pièce, mais quelque chose d'irrationnel m'a retenu et me retient encore de le faire. Je crois en réalité que je commence à avoir la frousse. Je me dis que si je lui fais du mal, va se produire un déchaînement de violence. Je me sens totalement démunie face à une telle éventualité. Et puis quoi ? L'image de moi en train de débiter un arbre au beau milieu de la chambre du haut, au milieu des bibelots de Sirène et de son matériel de couture me semble d'une telle absurdité ! Pourtant hier j'ai esquissé le geste. Je suis monté avec la tronçonneuse. Escalier gravi presque sur la pointe des pieds, comme si je pensais pouvoir monter sans que l'arbre m'entende. Comme si j'avais pensé pouvoir m'attaquer à lui sans qu'il se défende. J'ai voulu pousser la porte : pas moyen. Ce salopard s'appuyait sur le chambranle de toute sa force. Finalement, j'ai utilisé la tronçonneuse pour découper une sorte de fenestron dans cette porte. C'est ce qui m'a permis de voir que la pièce était entièrement remplie de feuillage et que la penderie gisait au sol, réduite en plan-

ches, totalement déglinguée, tandis qu'un de mes vestons pendouillait lamentablement au bout d'une petite branche. Je crois qu'à cet instant-là, l'arbre a ricané. Je n'en suis pas certain, mais je crois bien qu'il l'a fait... Alors j'ai braillé : "Mais ne t'inquiète pas mon gros pépère ! Je ne vais pas te faire de mal ! Je venais juste pour faire une petite ouverture dans la porte. Histoire de regarder si tu allais bien. Pas pour te mutiler ! D'ailleurs je vais la remettre en bas cette tronçonneuse. Tu ne crois quand même pas qu'on va se bagarrer toi et moi..."

Quand je me suis entendu parler avec l'arbre ça m'a déclenché une crise de fou rire pas très drôle. Je crois bien que tandis que je redescendais avec ma tronçonneuse piteuse à bout de bras, l'arbre riait lui aussi.

Samedi 30 juin

Voilà que les érables s'y mettent à leur tour ! Six d'entre eux sont arrivés devant la porte et se tiennent là, à la manière des barreaux d'une grille. Ils complètent la barrière déjà formée par la glycine qui a promptement réoccupé tout l'espace de la porte-fenêtre. J'ai voulu téléphoner à un entrepreneur voisin dont je sais qu'il peut se rendre disponible facilement pour des travaux de jardinage. Sa mission : venir avec du monde et du matériel et tailler à grands coups de tronçonneuse dans tout ce fourbi. Pas de chance, le téléphone ne fonctionne plus. J'ai compris pourquoi en montant à l'étage. J'ai vu par une lucarne qu'un des grands érables – le père ou la mère des petits qui font la haie devant ma porte ? – s'est délibérément couché sur le dernier poteau télégraphique avant le relai posé sur ma maison et ce faisant, le câble s'est rompu. Plus de téléphone donc. J'ai appelé ces types depuis mon

téléphone mobile mais je suis tombé sur un répondeur disant qu'ils seraient indisponibles durant toute la fin de semaine et que le plus simple (le patron disait vraiment "le plus simple" dans son message. Qu'est-ce qu'il en sait ?) était de le recontacter le lundi suivant. En tout cas, je commence à douter de ce que je vois depuis l'intérieur de ma maison. Le départ de Sirène me tape sur le système, c'est indéniable.

Dimanche 1 juillet

Ouh là ! Je viens de me relire et je constate que j'ai écrit que l'érable s'était couché délibérément sur le poteau télégraphique. Voilà que je me mets à déconner à pleins tuyaux. Disons que cet érable, qui déjà penchait dangereusement, s'est affaissé d'un coup et, dans sa chute, a provoqué la rupture du câble téléphonique. Faudrait pas non plus que je me mette à psychoser plus que nécessaire sur ces événements, certes un peu inhabituels, mais qui doivent avoir une explication simple et qui devraient pouvoir se régler.

En tout cas, la chute de cet arbre sur la ligne téléphonique m'oblige à recontacter l'entreprise de débroussaillage au plus vite et même chose pour les gars du service du téléphone qui vont devoir passer pour réparer les dégâts.

Lundi 2 juillet

La lumière s'est coupée hier soir alors que j'étais en train de vaguement suivre un énième polar à la noix sur ma télé. D'un coup, noir complet ! Il y a si longtemps que ce genre de chose ne s'est pas produite que j'ai mis un temps fou avant de remettre la main sur le stock de bougies et plus encore sur les allumet-

tes qui n'ont plus d'utilité dans cette maison depuis plusieurs années. Ah ! Sainte électricité, quand tu nous fais défaut ! Je suis allé me coucher dans le noir et c'est seulement au moment de sombrer dans le sommeil que j'ai été tiré de mon endormissement par la pensée que si ça devait durer, j'allais avoir une nouvelle catastrophe de congélateur !

C'est au matin que j'ai constaté que non seulement la panne durait mais surtout, que ce n'était pas à proprement parler une panne. L'espèce de sapin bleu, que par ailleurs je n'ai jamais beaucoup aimé, a fait une chose vraiment étonnante : il a enroulé deux de ses branches autour des fils électriques au niveau du poteau de béton et il a reculé ! Pour une fois qu'un arbre recule, me suis-je dit... Mais tout de même. Il y a pas mal de malignité dans cette attitude. Donc, il a reculé et ce faisant, a arraché tout le bazar qui relie ces câbles à la maison. Je peux tirer un trait sur le congélo – je dirais même que j'ai intérêt à le vider à toute allure avant que son contenu ne se mette à pourrir parce que cette panne, j'ai comme idée qu'elle ne va pas être réparée avant plusieurs jours !

Conséquence, je suis vraiment content de tout cet équipement ultra pratique qu'on a acheté avec Sirène. Plaques à induction pour cuisiner : plus de cuisine ! Congélo et frigo ultra performants : plus de frigo ! Télé satellite branchée sur des milliers de chaînes : plus de télé. Ça encore... Évidemment pas de lumière. Machine à café ? Plus de café ! Pas même en faisant chauffer l'eau sur les plaques machin-chouette, puisque plus de plaques ! Contacter mes contemporains via mon E-mail ? Plus de ligne de téléphone et, en conséquence, c'est comme si je n'avais plus de contemporains...

J'ai rappelé dare-dare l'entrepreneur de jardinage depuis mon portable et une fois de plus, je

n'ai eu que son répondeur. Mais surtout, tandis que je laissais mon message, j'ai entendu le bip répété et lancingant que je connais bien et qui m'indique que la batterie du téléphone mobile est vide : plus de téléphone du tout !

Pas d'autre issue : il faut que je sorte.

Je finis de taper cette dernière ligne sur mon ordi, tout en gardant l'œil fixé sur le petit index en bas à droite qui m'indique le niveau de charge de la batterie : j'en suis à plus de la moitié. Du coup je mets un point.

Voilà.

Point.

Et j'éteins l'ordinateur...

8 juillet

Toutes les fenêtres ont explosé, des branches entrent par toutes les ouvertures. J'ai même dû repousser mon lit dans le coin de la chambre, parce que le second chêne à lancé une attaque de ce côté-ci de la maison. Il a complètement défoncé un autre chien-assis avant d'entrer d'au moins trois mètres à l'intérieur de la pièce.

J'avais décidé de sortir pour aller chercher des secours, mais par où sortir désormais ? Les arbres sont maintenant à touche-touche autour de la maison et forment une barrière infranchissable. Je n'avais plus d'éclairage à l'intérieur mais maintenant, même la lumière du jour ne parvient plus à entrer dans la maison.

Je suis bien convaincu que le phénomène qui s'est produit et qui s'est accéléré à une cause profonde. Mais laquelle ? Je me dis que si je découvre cette cause, tout cela va s'arrêter. Je suis même assez convaincu que je suis responsable de cette situation. J'en suis venu à penser que c'est moi, qui d'une manière ou d'une autre, provoque cette ahurissante transforma-

tion. Certes. Mais pourquoi ? Comment ?

J'aimerais que Sirène soit là. C'est elle qui avait la main verte, comme on dit. C'est elle qui parlait aux plantes et aux arbres. Qui prenait soin d'eux. Je me sens coupable de n'avoir pas accordé à tous ces végétaux la même attention que celle qu'elle déployait ni bien sûr, de n'avoir pas consacré le temps qu'elle-même investissait dans le but de tenir toute cette armada verte en forme... et à distance. Je ne l'ai pas fait et maintenant, je ne me vois pas bien aller donner des coups d'arrosoir d'excuse ni des coups de sécateur vengeurs ici ou là. D'ailleurs, les arrivées d'eau ont été arrachées de terre et la glycine s'est emparée du sécateur de Sirène en le volant sur la table où je l'avais laissé. Je peux le voir, accroché comme une décoration de Noël, à trois mètres de hauteur, qui se balance doucement, retenu par les gourmands de la glycine.

La batterie de l'ordinateur a fini par rendre l'âme et j'ai repris, à l'ancienne, un vieux crayon à papier et des calepins que je n'utilisais plus depuis belle lurette.

Sirène aurait eu une idée. Elle savait quoi faire.

Mais Sirène est partie. Avec son jardinier couvert de poils, de sueur et de savoir-faire potager.

Je crois que je paye ma relative indifférence vis-à-vis de tout ce fatras dopé à la chlorophylle. Dans peu de temps, la maison aura disparu. L'ensemble de ce petit coin de paradis va reprendre l'allure qu'il avait quand on l'a découvert il y a trente ans : une coquille de pierre inhabitée derrière une muraille verte !

